

Tp491p/27

REVUE ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

ALEX. BERTRAND ET G. PERROT

MEMBRES DE L'INSTITUT

SALOMON REINACH
—
LE MOULAGE DES STATUES
et le Sérapis de Bryaxis

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE (VI^e)

1902

Tous droits réservés.

Bibliothèque Maison de l'Orient



139389

LE MOULAGE DES STATUES
ET LE SÉRAPIS DE BRYAXIS





LE MOULAGE DES STATUES

ET LE SÉRAPIS DE BRYAXIS

Le 17 mars dernier, je reçus de mon savant confrère et ami, M. Bouché-Leclercq, le petit mot que voici :

« Je rencontre dans Plutarque (*De Sollert. anim.*, 36) l'expression ἀπομάσθαι (τὸ τῆς Κόρης ἄγαλμα), qui paraît bien signifier « prendre l'empreinte d'une statue. » Ce texte, nouveau *pour moi*, doit avoir été bien des fois visé par ceux qui se sont occupés de la technique des arts plastiques. Je vous demanderai vendredi prochain si je dois en conclure que la statue de la déesse parèdre du Sérapis (ou Sarapis) alexandrin passait pour avoir été copiée à Alexandrie sur la Koré de Sinope. »

M. Bouché-Leclercq voulait bien s'adresser à moi parce qu'il savait que je m'étais occupé, à plusieurs reprises, de la question du moulage en plâtre des statues antiques¹. Mais il tombait mal, car le texte allégué par lui m'était complètement inconnu.

Mon premier mouvement fut de déplorer mon ignorance ; le second, de chercher si d'autres avaient été mieux que instruits moi. A cet effet, je réunis les livres et mémoires où le passage de Plutarque aurait dû être commenté, soit parce qu'il y est question du moulage des statues, soit parce qu'ils traitent du Sérapis alexandrin. Je recourus donc aux ouvrages suivants :

¹ A. Furtwaengler, *Ueber Statuenkopien im Alterthum*, 1^{er} Theil, Munich, 1896, p. 21, 22.

² Olf. Müller, *Handbuch der Archæologie der Kunst*, éd. Welcker (1847), p. 421, 422 (γυψοπλασία, ἀπομάγματα).

³ Blümner, *Technologie und Terminologie*, t. II, Leipzig, 1879, p. 143-145 (ἀπομάγματα).

1. *Revue critique*, 1897, I, p. 46 ; *Revue archéol.*, 1900, II, p. 380 ; *Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} février 1902, p. 139.



4° Brunn, *Gesch. der griechischen Künstler*, t. I, Stuttgart, 1857, p. 383-385 (Bryaxis).

5° Overbeck, *Schriftquellen*, p. 253, n° 1325 (le Sarapis de Bryaxis).

6° Le même, *Griechische Kunstmythologie*, Zeus, p. 305-321 (Sarapis).

7° Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, t. II, p. 309-310 (le Sarapis de Bryaxis).

8° Michaelis, *Journal of Hellenic Studies*, t. VI (1885), p. 289-292 (le Sarapis de Bryaxis).

9° C. Robert, art. *Bryaxis* dans la *Real-Encyclop.* de Pauly-Wissowa.

10° Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie*, p. 248 (Sérapis)¹.

Dans aucun de ces savants livres ou mémoires, il n'y avait la moindre allusion au passage du *De Sollertia Animalium* que me signalait M. Bouché-Leclercq. Je lui fis part de ce résultat de mes recherches, en le priant de porter sa « découverte » à la connaissance des lecteurs de notre *Revue*; il s'y refusa énergiquement, pour des raisons diverses, les unes de modestie, les autres d'amabilité pour moi, et c'est pourquoi je me trouve obligé de parler en son lieu de Sinope, de Sérapis et du moulage des statues dans l'antiquité.

Voici d'abord le texte et la traduction du passage de Plutarque (*De Soll. anim.*, 36) :

(Ed. Dübner-Didot, II, 1204.)

Ἱστοροῦσι δὲ καὶ τοὺς πεμφθέντας εἰς
Σινώπην ὑπὸ Πτολεμαίου τοῦ Σωτήρος
ἐπὶ τὴν Σαραπίδος κομιδὴν, Σωτέλη καὶ
Διονύσιον, ἀπωσθέντας ἀνέμῳ βιαίῳ, κο-
μιζέσθαι παρὰ γνώμην ὑπὲρ Μαλέαν, ἐν
δεξιᾷ Πελοπόννησον ἔχοντας, εἶτα ῥεμβο-
μένους καὶ δυσθυμοῦντας αὐτοὺς προφα-
νέντα δελφίνα πρῶραθεν ὡσπερ ἐκκαλεῖσ-
θαι καθηγούμενον εἰς τὰ ναύλοχα καὶ στό-
λους μαλακοῦς ἔχοντα τῆς χώρας καὶ ἀσ-
φαλεῖς, ἄχρις αὐτοῦ τὸν τρέπον ἄγων
καὶ παραπέμπων τὸ πλοῖον εἰς Κίρραν κα-
τέστησεν. Ὅθεν ἀναβατήριον θύσαντες,
ἔγνωσαν ὅτι δεῖ θύειν ἀγαλμάτων, τὸ μὲν
τοῦ Πλούτωνος ἀνελεῖσθαι καὶ κομίζειν,

On raconte que ceux qui furent en-
voyés à Sinope par Ptolémée Sôter
pour l'affaire du transport de Sérapis,
Sôtèles et Dionysios, furent rejetés par
un vent violent et arrivèrent contre
leur gré au dessus du cap Malée, ayant
le Péloponnèse à leur droite. Comme ils
erraient découragés, un dauphin appa-
rut devant la proue du navire et, sem-
blant les appeler, les conduisit vers
des régions tranquilles et sûres de la
côte; enfin le navire, ainsi dirigé, s'ar-
rêta à Cirrha. Ils descendirent pour
offrir un sacrifice de bonne arrivée et
ils apprirent (par un oracle? par l'ins-

1. M. Eug. Müntz a la bonté de me communiquer une brochure de Perkins, *Du moulage en plâtre chez les anciens* (Paris, Hennuyer, 1869), que je n'ai pas trouvée citée dans les travaux récents (c'est un extrait de l'ouvrage très connu du même auteur sur les sculpteurs italiens). Perkins ignore, comme tous les archéologues, le passage de Plutarque qui nous occupe; mais il donne d'intéressants détails sur l'usage du plâtre dans la sculpture.

ΤΟ ΔΕ ΤΗΣ ΚΟΡΗΣ ΑΠΟΜΑΞΕΑΣ-
ΘΑΙ ΚΑΙ ΚΑΤΑΛΙΠΕΙΝ.

pection des entrailles ?) que, des deux statues, ils devaient enlever et rapporter celle de Pluton, *mais qu'ils devaient mouler et laisser en place celle de Koré.*

La traduction de V. Bétolaud (*Oeuvres morales*, IV, 286) rend ainsi la dernière phrase : « Ils se décidèrent ensuite à prendre une des deux statues de cette ville, celle de Pluton, et à l'emporter. Pour celle de Proserpine, ils se contentèrent d'en mouler une empreinte, et ils la laissèrent. » Bétolaud avertit en note qu'il ajoute les trois mots : « de cette ville ». Cette addition malheureuse fait un contre-sens, car, bien évidemment, il s'agit de statues de Sinope et non de Cirrha. Ἐγνώσαν marque un avis que reçurent du ciel les deux envoyés et la traduction : « ils décidèrent » n'est certainement pas conforme au sens du contexte.

Cirrha, le port de Delphes, avait été détruite après la première Guerre Sacrée et le fut de nouveau après la seconde, qui se termina en 338 ; mais elle fut rebâtie depuis et le texte qui nous occupe semble témoigner qu'elle existait à la fin du IV^e siècle, sous le règne de Ptolémée Sôter. Toutefois, cette conclusion ne s'impose pas, car Plutarque parle du port de Cirrha et non de la ville. Il n'y a de traces certaines de la renaissance de Cirrha qu'à l'époque de Polybe¹.

Le texte ἔγνώσαν ὅτι δεῖ κ. τ. λ. paraît bien écourté. Sans doute, les envoyés de Ptolémée ont pu être avertis de l'ordre divin au cours du sacrifice qu'ils offrirent ; mais on ne s'explique guère que Plutarque n'ait rien spécifié à cet égard. Il est bien possible qu'il manque quelques mots après ἔγνώσαν et que les envoyés aient reçu l'avis dont il est question en allant consulter l'oracle de Delphes, dont Cirrha était (et est encore aujourd'hui) le port. C'est ce qui ressort d'ailleurs d'un texte d'Eustathe que l'on trouvera cité plus loin.

Comment ont-ils fait, à Sinope, pour mouler (ἀπομάξασθαι) la statue de Koré ? En ont-ils pris une empreinte à la cire, ou en ont-ils exécuté un véritable moulage en plâtre ? Le mot ἀπομάγμα

1. Polybe, V, 27 ; cf. Ulrichs, *Reisen*, I, p. 11.

se rencontre dans un passage souvent cité de Théophraste, *De lapid.*, 67 :

(Éd. Wimmer-Didot, p. 350.)

Διαφέρειν δὲ δοκεῖ [ἡ γύψος] καὶ πρὸς ἀπομάγματα πολὺ τῶν ἄλλων, εἰς ὃ καὶ χρώνται μᾶλλον ἢ μάλιστα' οἱ περὶ τὴν Ἑλλάδα, γλισχρότεται καὶ λειότεται.

Le plâtre semble l'emporter de beaucoup sur les autres matières pour les empreintes; c'est pourquoi les [artistes] grecs s'en servent de préférence ou principalement, par suite de sa nature visqueuse et lisse.

Pris en lui-même, le mot ἀπόμαγμα signifie seulement *empreinte*, comme le prouve un autre passage de Théophraste¹ où il est question des ἀπομάγματα τῶν δακτυλίων, les empreintes des cachets. Mais l'assertion de Théophraste touchant l'usage presque constant du plâtre par les Grecs (οἱ περὶ τὴν Ἑλλάδα) porte à croire que les envoyés du roi d'Égypte ont moulé la Koré de Sinope avec du plâtre, et non autrement.

Or, ceci est la première mention, dans un texte antique, du moulage en plâtre d'une statue. Jusqu'à présent, on ne possédait à cet égard qu'un passage de Lucien, paraphrasé par le scholiaste, qui concerne le moulage d'une statue avec de la poix². Dans le dialogue intitulé *Zeus tragique*, Zeus aperçoit un dieu d'airain qui s'avance vers lui et reconnaît l'Hermès Agoraios, exposé près du Pœcile à Athènes : « Il est tout couvert de poix (πίττης γοῦν ἀναπέπλησται), dit-il, car tous les jours les statuaires en font une empreinte (ὀσημέραι ἐκματτόμενος ὑπὸ τῶν ἀνδριαντοποιῶν). » Là dessus Hermès récite des vers iambiques dont voici le début :

Ἐτύγχανον μὲν ἄρτι χυλοειργῶν ὕπο
πιττούμενος στέρον τε καὶ μετάφρενον ·
θώραξ δὲ μοι γελοῖος ἀμφὶ σώματι
πλασθεὶς παρηώρητο μιμηλῆ τέχνη,
σφραγίδα γαλκοῦ πάσαν ἐκτυπούμενος.

« Je me trouvais récemment enduit de poix par des bronziers sur la poitrine et le dos. Une cuirasse ridicule était façonnée et attachée autour de mon corps par un art imitateur, modelant l'empreinte entière du bronze. »

1. Théophraste, *De causis Plant.*, VI, 19, 5.

2. Lucien, *Jup. trag.*, 33.

Il s'agit donc, dans ce passage, d'un moulage en poix ; mais M. Blümner remarque que les creux en poix étaient certainement employés ensuite pour obtenir des moulages en plâtre. « De cette manière on pouvait fabriquer en quantité des répliques à bon marché ; il n'est pas douteux que les bustes en plâtre de grands poètes et d'écrivains, qui étaient souvent exposés dans les bibliothèques privées de l'époque impériale, étaient simplement des moulages d'après des œuvres connues en bronze et en marbre¹ ».

Le passage cité à ce propos est de Juvénal (II, 4) :

... *Quanquam plena omnia gypso*
Chrysiippi invenias ; nam perfectissimus horum est
Si quis Aristotelem similem vel Pittacon emit.

Un peu plus haut, dans le même chapitre de son bel ouvrage, M. Blümner s'exprime ainsi : « En tous les cas, les anciens devaient déjà prendre des moulages de statues en marbre ou en bronze. Pline indique que c'est une invention de Lysistrate, frère de Lysippe, qui se servait à cet effet de plâtre ». Mais le passage de Pline, comme Henri Brunn l'a reconnu il y a longtemps, est inintelligible dans l'état où il nous est parvenu². Pour en rendre l'absurdité sensible, je transcris la traduction autorisée de Littré (II, p. 487) :

« Le premier qui fit un portrait d'homme avec du plâtre moulé sur le visage même et qui redressa cette première image à l'aide de cire coulée dans le plâtre, fut Lysistrate de Sicyone, frère de Lysippe, dont nous avons parlé. Ce fut lui aussi qui s'appliqua à rendre la ressemblance ; avant lui on ne s'étudiait qu'à faire les plus belles têtes possible. *Le même artiste imagina, pour les statues, d'en faire le modèle ; et cette idée eut tant de vogue, qu'on ne fit ni figure ni statue sans un modèle en argile ; d'où il paraît que la statuaire en marbre est antérieure à l'art de couler le bronze.* »

Appliquées à Lysistrate, sculpteur des environs de 300 av. J.-C., les lignes que j'ai soulignées sont vides de sens ; car, d'abord, on ne peut imaginer que Lysistrate ait fait le premier des modèles de statues (à supposer que la traduction soit exacte) ;

1. Blümner, *Technol. und Termin.*, II, p. 145.

2. Brunn, *Gesch. der griech. Künstler*, t. I, p. 403.

et, surtout, on ne comprend pas ce que vient faire là une conclusion touchant l'antériorité de la statuaire en marbre sur l'art de couler le bronze.

La phrase : *idem et de signis effigies exprimere invenit* (XXXV, 153), que Littré interprète : « Il imagina, pour les statues, d'en faire le modèle », est généralement et plus naturellement traduite ainsi : « Il imagina de faire des moulages de statues¹. » Mais, encore une fois, quel rapport y a-t-il entre ces moulages de statues, cause de la vogue subséquente des modèles de statues en argile, et la conclusion : *Quo apparet antiquiorem hanc fuisse scientiam quam fundendi aeris?*

M. Furtwaengler a supposé jadis que Pline avait brouillé ses notes et que la partie du texte depuis *idem* jusqu'à *aeris* devait être reportée plus haut, là où il est question des inventions du Sicyonien Butade (XXXV, 151). On obtient ainsi un texte que je vais résumer comme il suit, d'après l'édition de M^{mes} Jex Blake et Sellers :

« Parlons de la plastique. A l'aide de terre, Butade découvrit l'art de modeler des portraits en argile ; il traça sur le mur l'ombre projetée par le profil de sa fille, le remplit d'argile, en fit un modèle, le sécha et le fit cuire avec le reste de sa poterie. (D'autres disent que le modelage en argile fut inventé à Samos par Rhoikos et Théodoros.) Butade le premier ajouta de l'ocre rouge ou modela en terre rouge et plaça des masques à l'extrémité des tuiles sur les monuments. Butade encore imagina de mouler des statues (*idem et de signis effigies exprimere invenit*), usage qui se répandit tellement qu'aucune figure de statue ne fut faite sans un modèle d'argile. D'où il est clair que l'art de modeler en argile est plus ancien que la fonte du bronze. »

Pour relier cette dernière phrase à la précédente, on suppose que Pline (ou sa source) a voulu dire qu'il est impossible de faire une statue *de bronze* sans un modèle d'argile. Cette hypothèse est nécessaire si l'on veut obtenir un sens acceptable ; elle l'est d'autant plus que l'usage de modèles en argile pour des statues *de marbre* ne paraît pas être fort ancien. Ainsi, Butade aurait inventé : 1° les portraits en relief ; 2° les masques termi-

1. M. Bréal me fait observer que le mot *effigies* (*ex + fingere*) convient parfaitement à des moulages.

naux des tuiles ; 3^o le moulage des statues. La part de Lysistrate se réduirait à ceci : il fut le premier à mouler, avec du plâtre, des modèles *vivants* et à prendre dans le creux de plâtre ainsi obtenu une image en cire qu'il pouvait retoucher et corriger à loisir.

Cette transposition opérée dans le texte de Pline ne me semble pas, cependant, écarter toutes les difficultés. Du texte remanié, on a conclu que Butade avait inventé le moulage des statues. Mais ce texte ne peut parler que du moulage en plâtre de modèles en argile, sans quoi la phrase suivante, touchant l'emploi des modèles en argile, serait inintelligible. Donc, Pline à l'air de traiter du moulage des figurines en terre (Butade), puis du moulage d'après nature (Lysistrate), et de ne rien dire du moulage d'après le bronze ou le marbre, qui se pratiquait d'une manière si générale de son temps. Chose plus grave : peut-on vraiment interpréter la phrase : *idem et de signis effigies exprimere invenit* par : « le même imagina de couler en plâtre des modèles d'argile ? » J'en doute, et je remarque encore que si le moulage des statues était aussi ancien que Butade, il serait bien singulier que nous n'en eussions aucune mention avant le temps de Ptolémée Sôter, si voisin de celui de Lysistrate. Je suis donc porté à croire que la phrase citée à l'instant en latin doit être laissée dans le texte là où elle est et qu'elle s'applique bien au frère de Lysippe. Seul, les mots *crevit... aeris* doivent être transposés et attribués à Butade ; il faudrait alors les placer à la fin du § 151, après *tradunt* et avant *sunt qui in Samo*.

On obtiendrait ainsi le canevas suivant :

- 1^o Butade modèle des portraits en argile (XXXV, 151) ;
- 2^o Usage des modèles de statues en argile ; antériorité du modelage en argile sur la fonte du bronze (153 *in fine*) ;
- 3^o Butade modèle en terre rouge et fabrique des tuiles historiées (152) ;
- 4^o Lysistrate moule sur nature, fait de véritables portraits et moule des statues (153 *init.*).

M. Furtwaengler écrivait en 1896¹ :

1. A. Furtwaengler, *Ueber Statuenkopien*, 1896, p. 20, 21.

« Le développement du goût artistique des riches Romains (au 1^{er} siècle avant J.-C.) et le commencement des constructions de luxe eurent bientôt pour conséquence un besoin énorme de copies (d'après des œuvres célèbres), qui ne devaient plus être exécutées isolément, comme jadis à Pergame, mais en masse. Il semble que Pasitèle ait été le vrai chef de ce mouvement. *Nihil unquam fecit antequam finxit*, c'est-à-dire qu'il travailla d'après des modèles achevés. Mais s'il n'exécutait ses propres compositions en marbre que d'après un modèle exact, il n'aura pas, comme ses prédécesseurs, copié librement, mais il aura exécuté en marbre la copie d'une statue avec la même exactitude qu'un modèle en argile. Sans aucun doute, dans l'antiquité comme de nos jours, les modèles si peu durables en argile étaient moulés en plâtre et ces moulages servaient au report en pierre du modèle. Il est certain (?) que Pasitèle fit prendre des moulages des statues à copier, conservées dans des lieux publics ou consacrés, pour les reporter en pierre dans son atelier. Naturellement, on savait depuis longtemps mouler des statues; d'après la tradition, cela avait été inventé par Butades (?); mais l'emploi ordinaire de moulages comme modèles pour des statues de marbre est, suivant toute apparence, une innovation de Pasitèle. Les recherches techniques poursuivies sur des statues de marbre inachevées ont prouvé que jusqu'à une période avancée de l'époque hellénistique on n'employait pas d'ordinaire de modèle soigné, mais qu'on travaillait librement le marbre. C'est pourquoi les anciennes copies, exécutées ainsi sans modèle, sont inexactes. Pasitèle mit à la mode le travail d'après un modèle et un moulage de même grandeur, ainsi que l'usage des points de repère. Nous possédons une série de copies où ces points de repère subsistent; or, aucune d'entre elles n'est nécessairement antérieure au 1^{er} siècle av. J.-C.

« L'usage ainsi introduit de copier d'après des moulages, avec le système des points, a produit l'énorme développement de l'art des copistes, qui nous est attesté par une masse de statues conservées et dont nous reconnaissons l'initiateur dans le savant Pasitèle. C'est seulement par ce procédé que s'explique la découverte, en des lieux très divers, de copies d'un même original où toutes les dimensions principales sont concordantes. Combien il était ordinaire que d'anciennes statues célèbres fussent moulées par les sculpteurs, c'est ce que nous montre un passage connu de Lucien sur l'Hermès Agoraïos à Athènes¹. »

M. Furtwaengler aurait sans doute apporté quelques modifications à cet exposé s'il avait connu le passage de Plutarque signalé par M. Bouché-Leclercq.

J'ai proposé à plusieurs reprises, depuis 1897, d'admettre, au point de vue du moulage des statues antiques, une différence entre les bronzes et les marbres, les premiers pouvant toujours être moulés sans inconvénient, tandis que les marbres polychromes

1. Nous avons cité et traduit ce passage plus haut.

ne supportent pas cette opération¹. L'histoire de la Koré moulée par les envoyés de Ptolémée ne contredit pas ma théorie, car cette statue, comme celle du dieu qui lui faisait pendant, était très vraisemblablement en bronze.

Il est encore question de l'ambassade de Ptolémée dans le traité sur *Isis et Osiris*, où on lit ce qui suit :

« On prétend que Sarapis n'est autre que Pluton, qu'Isis n'est autre que Koré. Ainsi disent Archimaque d'Eubée, Héraclide de Pont ; et ce dernier croit que l'oracle de Canope est celui de Pluton. Ptolémée Sôter vit en songe le colosse de Pluton, qui était à Sinope. Il n'en soupçonnait ni la forme, ni même l'existence, et ne l'avait pas vu auparavant. Le dieu lui ordonna de transporter au plus tôt à Alexandrie cette image gigantesque. Ptolémée, ignorant où elle était placée, se trouvait dans un grand embarras ; et comme il racontait la vision à ses amis, il se rencontra un homme qui avait beaucoup voyagé. Son nom était Sosibios. Il déclara qu'il avait vu dans Sinope un colosse semblable à celui qui avait apparu au roi. Ptolémée envoya donc Sotélès et Denys, lesquels après beaucoup de temps et de peine, mais non sans le concours de la providence divine, dérobèrent le colosse et le ramenèrent avec eux. Dès que cette image rapportée eut été vue, Timothée l'interprète et Manéthon le Sébennite conjecturèrent, d'après son Cerbère et le dragon, que c'était une statue de Pluton et ils persuadèrent à Ptolémée que ce ne pouvait être une autre statue que celle de Sarapis. Dans l'endroit d'où elle venait, elle ne portait pas ce nom ; mais, arrivée à Alexandrie, ce fut ainsi qu'on la désigna, puisque c'est sous ce nom que les Égyptiens adorent Sarapis². »

On remarquera que ce récit ne fait pas mention de la statue de Koré ; mais il est question de Koré tout au début, avec cette observation qu'elle a été identifiée à Isis. Donc, la statue de Pluton à Sinope a été exposée telle quelle à Alexandrie, sous le nom de Sérapis, tandis que le moulage de celle de Koré a dû servir à exécuter une statue d'Isis, compagne du dieu, pourvue d'attributs caractéristiques qui faisaient certainement défaut à la Koré de Sinope. Telle est peut-être, d'ailleurs, l'origine de toute la légende relative au moulage de la Koré. On voyait à Alexandrie deux colosses représentant un dieu et une déesse, l'un conforme au type hellénique de Pluton, l'autre différant quelque peu du type hellénique de Koré ; on en conclut que le premier était

1. Cf., en dernier lieu, *Gazette des Beaux-Arts*, février 1902.

2. Plutarque, *De Isid. et Osirid.*, 27, 28 (trad. Bétolaud, t. II, p. 248).

un original grec et que le second avait été exécuté à Alexandrie d'après un moulage, avec les changements nécessités par les particularités du type plastique d'Isis.

Le commentaire d'Eustathe sur Denys le Périégète (v. 254) a conservé une forme de la légende qui met d'accord les deux textes de Plutarque, en faisant mention de l'oracle qui dirigea les ambassadeurs de Ptolémée¹ :

« Le Zeus Sinopitès est le même que le Memphitès, car *Sinopion* est le nom d'une montagne de Memphis; on tire aussi son nom de Sinope sur le Pont. En effet, il y a un récit (λόγος) d'après lequel le roi d'Alexandrie Ptolémée fils de Lagus vit en songe un dieu qui lui ordonna d'envoyer un navire pour le chercher, mais sans lui indiquer l'endroit où il se trouvait. Le roi expédia un navire au hasard, suivant ce qu'ordonnerait la fortune. Ce navire aborda sur la côte de Phocide et ceux qui le montaient y reçurent l'avis d'un oracle leur enjoignant d'aller à Sinope et d'en rapporter ce qu'on leur avait commandé de chercher. Ils y allèrent et prirent la statue de Zeus Sérapis. De là vient l'image appelée Zeus Sinopitès ou Sarapis, dont la substance, dit-on, reste une énigme pour ceux qui la regardent. D'autres enfin font venir ce Zeus Sinopitès du fleuve Sinops. »

Ainsi, personne ne savait rien de certain au sujet de la statue, sinon que, par tradition, elle portait ce surnom de *Sinopitès*; diverses légendes se formèrent pour expliquer ce surnom, et l'exégèse des prêtres du temple (le ἱερὸς λόγος) est celle que Plutarque a répétée. Une autre explication voulait que la statue fût venue du mont Sinope près de Memphis, où Brugsch, suivi par Lumbroso, a proposé de voir une altération grecque de *Sen-Hapi*, résidence d'Apis².

Avec le texte célèbre de Tacite, l'histoire se complique et s'enjolive d'éléments nouveaux³ :

« Pendant trois ou quatre mois que Vespasien passa à Alexandrie, il s'opéra plusieurs prodiges qui annonçaient la faveur du ciel... Un homme d'Alexandrie, connu pour aveugle, vint se jeter à ses genoux pour le supplier de le guérir.

1. *Geogr. graeci minores*, II, p. 262 (éd. Müller). Tout ce passage est probablement emprunté à Estienne de Byzance (Meineke, *Steph. Byz. Ethnic. quae supersunt*, t. I [1849], p. 571). C'est encore à M. Bouché-Leclercq que je dois cette observation.

2. Brugsch, *Geogr. Inschr.*, I, p. 240.

3. Tacite, *Histoires*, IV, 81, 83.

Cette démarche lui avait été inspirée, disait-il, par le dieu Sérapis, que ce peuple, livré aux superstitions, honore d'un culte particulier...

« Ces prodiges redoublèrent, dans Vespasien, le désir d'aller visiter la demeure sacrée de Sérapis, pour le consulter au sujet de l'Empire... Jusqu'ici nos auteurs n'ont rien écrit touchant l'origine de ce dieu ; voici ce que les prêtres égyptiens en rapportent. Pendant que Ptolémée, le premier des rois macédoniens qui rendit l'Égypte florissante, s'occupait des embellissements de la nouvelle ville d'Alexandrie, qu'il lui donnait des remparts, des temples et un culte, il aperçut en songe un jeune homme d'une beauté éclatante et d'une taille plus qu'humaine qui lui prescrivit d'envoyer, dans le Pont, des hommes de confiance pour y chercher sa statue... En même temps, il vit le jeune homme remonter au ciel dans un tourbillon de feu. Ptolémée envoya chercher les prêtres égyptiens qui sont en possession d'expliquer les songes, et leur fait part du sien ; mais comme ces prêtres connaissaient peu le Pont et, en général, les pays étrangers, il s'adresse à Timothée, un Athénien de la race des Eumolpides, qu'il avait fait venir d'Éleusis pour présider aux mystères de Cérès. Timothée, ayant questionné des gens qui avaient voyagé dans le Pont, apprend qu'il y avait, dans cette contrée, une ville nommée Sinope et, non loin de cette ville, un temple que, suivant une ancienne tradition du pays, on croyait consacré à Jupiter-Pluton ; en effet, on voyait auprès de ce dieu la figure d'une femme, qu'on jugeait assez généralement être Proserpine. Ptolémée, par cette légèreté naturelle aux princes, non moins prompt à se rassurer qu'à s'alarmer, et bien plus occupé de ses plaisirs que des dieux, perdit peu à peu de vue cet oracle ; et il se livra à tout autre soin lorsqu'il revit le même jeune homme, mais plus terrible et plus pressant cette fois, qui le menaça de le perdre, lui et son royaume, s'il n'exécutait ses ordres. Alors il fait partir en diligence des députés, avec des présents pour le roi Scydrothémis (c'était le souverain qui régnait à Sinope)¹. Il recommanda à ceux qui devaient faire la traversée de relâcher pour consulter l'oracle d'Apollon Pythien. Leur navigation fut heureuse : Apollon, s'expliquant sans ambiguïté, leur dit de poursuivre leur route, de rapporter la statue de son père et de laisser celle de sa sœur.

« Arrivés à Sinope, ils portent à Scydrothémis les présents, les prières, les instructions de leur roi. Scydrothémis fut combattu, tantôt par la peur du dieu, tantôt par les menaces et l'opposition du peuple ; souvent aussi, les présents des députés et leurs promesses le tentèrent. Il se passa trois ans dans cette indécision, pendant lesquels Ptolémée ne ralentit point sa poursuite et ses prières. Il augmentait la pompe de l'ambassade, le nombre des vaisseaux, la richesse des présents. Pour lors, le jeune homme apparaît, tout courroucé, à Scydrothémis, et lui commande de ne plus retarder les décrets d'un dieu. Comme il reculait encore, le ciel envoya des fléaux de toute espèce, des maladies, et, de jour en jour, sa colère s'appesantissait plus visiblement. Ayant

1. Ce tyran ou dynaste grec n'est connu que par Tacite ; on ne possède pas de monnaies de Sinope qui portent son nom. Cf. Droysen, *Hist. de l'hellénisme*, trad. franç., t. III, p. 67, 1.



assemblé le peuple, il lui expose les ordres du dieu, sa vision, celle de Ptolémée, les maux qui allaient fondre sur eux. Le peuple ne voulait rien entendre : il était jaloux de l'Égypte, il craignait pour lui-même, et il ne cessait d'investir le temple. C'est là ce qui a fort accrédité l'opinion que la statue s'était transportée elle-même au rivage pour s'embarquer. Puis, par un autre prodige, quoique le trajet fût immense, la flotte ne mit que trois jours pour se rendre à Alexandrie. Le temple fut digne de la grandeur de la ville ; on le bâtit dans le quartier qui se nomme Rhacotis, où il y avait eu anciennement une chapelle consacrée à Sérapis et à Isis. Telle est, sur l'origine et sur la translation de ce dieu, la tradition la plus accréditée. Je n'ignore pas, cependant, que quelques-uns le font venir, sous le troisième Ptolémée, de Séleucie, ville de Syrie, et d'autres de Memphis, autrefois si célèbre, boulevard de l'ancienne Égypte. À l'égard du dieu lui-même, comme il guérit les malades, plusieurs veulent que ce soit Esculape et quelques-uns Osiris, la plus ancienne divinité du pays ; d'autres prétendent que c'est Jupiter à cause de la souveraine puissance qu'on lui attribue ; mais le plus grand nombre conjecturent que c'est Pluton et ils se fondent sur divers attributs qui le désignent plus ou moins clairement¹. »

Cette histoire, beaucoup plus développée que les textes précédemment allégués, a cela de commun avec celui du *De Sollertia animalium* qu'il y est question d'un ordre divin prescrivant d'enlever le dieu et de laisser la déesse ; mais il n'est fait aucune mention d'une relâche forcée à Cirrha ni du moulage de la statue de Koré².

Il faut remarquer particulièrement l'allusion faite par Tacite (ou par l'auteur qu'il suit ici, Apion ou Manéthon)³ à l'opinion qui faisait venir le Sérapis de Séleucie de Syrie, sous le troisième Ptolémée. Nous verrons plus loin qu'elle offre un intérêt considérable pour la question que soulève l'attribution de la statue.

1. Traduction Dureau de la Malle (un peu modifiée).

2. Delphes n'est nullement sur la route d'Alexandrie à Sinope ; l'histoire de la relâche forcée, à la suite de la tempête, a été inventée pour expliquer ce détour. Peut-être une variante de la légende faisait-elle aborder les députés à Délos (et non à Delphes), pour consulter Apollon Délien (et non Pythien).

3. M. Fabia (*Les Sources de Tacite*, Paris, 1893, p. 243-244) pense que la source principale de la digression de Tacite sur Sérapis est Pline l'Ancien et que la source secondaire, commune à Plutarque et à Tacite, n'est autre que Manéthon. En tous les cas, il faut compter Apion parmi les sources directes ou indirectes de Pline, qui l'a cité à plusieurs reprises ; cf. *Fragm. Hist. Graec.* t. III, p. 506. Sur les Αἰγυπτιακά d'Apion comme source de Plutarque, voir Wellmann, *Hermes*, t. XXXI (1896), p. 221-253.

Voici maintenant le texte important de Clément d'Alexandrie¹ :

« Pourquoi m'arrêter sur ces images quand je peux vous faire voir la grande divinité elle-même et vous montrer ce qu'elle était, elle qui, par dessus toutes les autres, a été jugée digne de vénération ? C'est ce Sarapis égyptien, dont on a osé dire que son image n'était pas faite de main d'homme. Quelques-uns racontent qu'il fut envoyé en présent par ceux de Sinope à Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, qui se concilia leur faveur en leur envoyant du blé d'Égypte alors qu'ils risquaient de périr de famine, et que son idole était une image de Pluton ; que Ptolémée, ayant reçu la statue, la plaça sur le promontoire aujourd'hui appelé Rhacôtis, où le temple de Sérapis était en honneur et où se trouvait (?) l'enceinte sacrée ; la courtisane Blistichis étant morte à Canope, Ptolémée l'y fit transporter et la fit ensevelir au-dessous du sanctuaire en question. D'autres disent que ce Sérapis était une idole pontique qui fut transportée en pompe solennelle à Alexandrie. Isidore seul dit qu'elle fut apportée de Séleucie près d'Antioche, ville qui avait été également éprouvée par la famine et secourue par Ptolémée. Mais Athénodore fils de Sandon, dans son désir de vieillir le Sérapis, s'est laissé aller à dire que c'était une image faite de main d'homme. Il dit que Sésostris, roi d'Égypte, ayant subjugué la plupart des peuples helléniques, ramena en Égypte à son retour un grand nombre d'artisans. Il commanda alors d'exécuter une statue d'Osiris, son ancêtre, avec un luxe extraordinaire ; le travail fut accompli par l'artiste Bryaxis, non pas l'Athénien, mais un autre du même nom, qui employa à cet effet une mixture de diverses substances, de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du plomb, de l'étain, des pierres égyptiennes de toute sorte, des fragments de saphir, d'hématite, d'émeraude, de topaze. Ayant pilé et mêlé tous ces éléments, il donna à la composition une couleur bleue, d'où l'éclat sombre de l'image ; puis après avoir mêlé l'ensemble avec la matière colorante qui restait des funérailles d'Osiris et d'Apis, il modela le Sérapis, dont le nom indique le rapport avec la sépulture et la fabrication avec des matériaux funéraires ; car le nom est formé de ceux d'Osiris et d'Apis, ce qui fait Osirapis. »

Ici paraît pour la première fois, en connexion avec le Sérapis de Sinope, le nom du célèbre sculpteur Bryaxis, collaborateur et sans doute élève de Scopas. Mais, disait le stoïcien Athénodore, qui enseigna la philosophie à Auguste, ce n'était pas Bryaxis l'Athénien, mais un artiste ramené en Égypte par Sésostris. Si Athénodore a dit cela, c'est que le nom de Bryaxis était attaché par la tradition (mais non autrement) à la statue de Sérapis et que, d'autre part, cette statue lui semblait bien antérieure à Bryaxis. Maintenant, quelle était l'autorité de la tradition qui

1. Clem. Alex. *Protrept.* IV, 48, p. 42 (Overbeck, *Schriftquellen*, 1325).

attachait le nom de Bryaxis à la statue qu'on croyait originaire soit de Sinope, soit de Séleucie?

Séleucie était, comme son nom l'indique, une fondation de Séleucus; or, précisément, on attribuait à Bryaxis une statue en bronze de Séleucus, mentionnée par Pline sans indication de lieu¹. Tout fait penser qu'elle était à Séleucie même. Bryaxis était également l'auteur de l'Apollon colossal qu'on admirait à Daphnæ, près d'Antioche, sanctuaire fondé, comme Antioche même, par Séleucus. Nous possédions, jusqu'en 1889, cinq témoignages sur cette statue, l'un de Libanius², l'autre d'Ammien Marcellin³, le troisième de Théodoret⁴, le quatrième de Cedrenus⁵, le cinquième de Malala⁶. Théodoret dit qu'elle était en bois doré, Malala la qualifie de χρυσῶν, ce qui revient au même; Cedrenus l'attribue à *Bruzis*, simple faute d'écriture pour Bryaxis. En 1889, M. Max Egger a reçu de M. Batiffol communication d'un fragment de Philostorge, perdu dans une obscure vie de saint, qui contient un témoignage d'un haut intérêt sur le colosse de Daphnæ⁷. L'empereur Julien, de passage à Antioche, va consulter Apollon en son temple de Daphnæ et admire particulièrement la statue du dieu Musagète, en bois de vigne doré: « Sa chevelure et sa couronne de laurier qui se mêlaient ensemble étaient tout en or brillant, d'une grâce étincelante à voir. Deux pierres violettes (ὕακινθοι) énormes remplissaient l'orbite de ses yeux. » Le profil de la statue est connu par le revers d'une belle monnaie d'Antiochus Épiphanic, que M. Egger a reproduit en tête de son article.

M. Egger a remarqué qu'il y a quelque analogie entre le témoignage de Clément sur le Sérapis d'Alexandrie et la technique de

1. Pline, *Hist. Nat.*, XXIV, 73.

2. Liban., *Orat.* 61.

3. Amm. Marc., XXII, 13, 1.

4. Théodoret, III, 7.

5. Cedren., p. 536, éd. de Bonn.

6. Malala, p. 234, éd. de Bonn.

7. *Revue des Études grecques*, t. II, p. 104. Ce témoignage a échappé à M. Carl Robert, auteur de l'article *Bryaxis* dans la *Real-encykl.* de Pauly-Wissowa (1897).

l'Apollon de Daphnae telle que la décrit Philostorge. Mais cette analogie est plus apparente que réelle. Le Sérapis de Clément est un composé de substances si diverses qu'on ne sait plus les dé mêler ; tout ce que l'on peut affirmer, c'est que la couleur de la surface est bleu sombre. Or, on lit dans Pline qu'au témoignage d'Apion il existait encore de son temps, dans le labyrinthe d'Égypte (ou dans *un* labyrinthe, c'est-à-dire dans un temple?), un colosse de Sérapis en émeraude haut de neuf coudées. Il me paraît évident, comme à M. Klein¹, que cette statue est identique à celle dont parle Clément et à celle dont l'auteur copié par Eustathe (Estienne de Byzance?) dit que la substance est énigmatique. Naturellement, il n'a jamais existé de statue en émeraude de cette taille ; il ne peut s'agir que d'une image fabriquée à l'aide de différentes substances et revêtue extérieurement d'une glaçure plombifère de couleur vert sombre. Rappelons, à ce propos, que Clément signale expressément le plomb parmi les ingrédients du Sérapis.

Mais, dira-t-on, que vient faire Sésostris dans notre histoire ? Voici comment on pourrait répondre à cette question. Hérodote croit que les Colques sont les descendants de soldats égyptiens conduits dans cette région de l'Asie par Sésostris ; il dit aussi que Sésostris s'avança jusqu'au Phase et qu'il avait subjugué auparavant les Scythes et les Thraces². Donc, suivant ce roman populaire en Grèce, toutes les villes de la rive septentrionale du Pont, entre autres Sinope, devaient se considérer plus ou moins comme des fondations de Sésostris. On entrevoit ainsi le lien entre la version officielle des prêtres de Sérapis à Alexandrie et celle d'Athénodore : la statue dite *sinopique* était attribuée par les uns à quelque sculpteur grec d'époque historique, par les autres à un artisan employé à cet effet par Sésostris. En allant chercher cette vieille image à Sinope, les Égyptiens du temps de Ptolémée n'avaient fait, disait-on sans doute, que reprendre leur bien.

A mon avis, il est essentiel d'établir une distinction entre les

1. Cf. Klein, *Archaeol. Epigr. Mitth.*, t. V, p. 96, note 30.

2. Hérod., II, 102, 103.

deux Sérapis d'Alexandrie : 1° un colosse de couleur bleue ou vert sombre, attribué à l'époque de Sésostris et mis en relation avec Sinope, colonie de Sésostris ; 2° une statue de style grec, représentant Hadès avec Cerbère, placée auprès d'une d'Isis copiée sur une Koré hellénique, compagne d'Hadès, qui devait porter le nom de Bryaxis et fut transportée de Séleucie à Alexandrie sous le troisième Ptolémée. Cette dernière statue, très probablement en bronze, était de Bryaxis, auteur d'ouvrages notables dans la même ville et à Daphnae.

Il ne faut donc pas, comme l'ont voulu quelques historiens, distinguer deux Bryaxis ou même trois, mais distinguer deux statues, dont l'une était une vieille œuvre égyptienne et l'autre un ouvrage du Carien Bryaxis, traité aussi d'Athénien parce que sans doute il reçut le droit de cité à Athènes. La première, tirée de quelque ancien édifice voisin de Memphis, fut exposée dans le temple de Rhakôtis sous le règne du premier Ptolémée et l'on imagina, pour la recommander à la vénération des Grecs, l'histoire merveilleuse de son voyage de Sinope à Alexandrie. Brugsch a sans doute eu raison de chercher la source première de cette légende dans l'analogie du nom de *Sinope* avec les mots égyptiens *Sen-Hapi*, signifiant « résidence d'Apis ». La seconde, également colossale, fut enlevée ou acquise à Séleucie par le troisième Ptolémée, en même temps que le moulage d'une Koré', et donna naissance au type gréco-égypt-

1. Il est question dans Libanius (*Orat.*, XI, Ἀντιοχειακός, I, p. 307 Reiske) de l'enlèvement d'images de dieux chypriotes par les envoyés d'Antiochus II, roi de Syrie; les envoyés usèrent de fraude et remplacèrent les statues originales par des copies, qu'ils avaient demandé la permission d'exécuter dans le temple même (ἔφασαν βούλεσθαι κατ' ἔχνοσ τῶν αὐτοῖσι θεῶν δημιουργῆσαι τύπους). Les dieux, désireux de venir à Antioche, avaient conféré aux copistes le don d'une habileté merveilleuse. Dans le même passage, qui m'est encore signalé par M. Bouché-Leclercq (je ne crois pas qu'il ait été utilisé par les archéologues), Libanius parle d'une statue cornue (βούκερων) d'Isis, qui, ayant envie de venir d'Égypte à Antioche, envoya un songe à Séleucus II pour lui suggérer l'idée de la demander à Ptolémée III Evergète. Pour bien montrer que les dieux se déplaçaient ainsi de leur plein gré, Libanius raconte que, les Romains ayant voulu emporter le Zeus Kasios, ce dernier, à coups de tonnerre, les obligea à le remettre en place. Il fait allusion, en passant, à une aventure analogue, qui serait

tion de Sérapis, la dernière création idéale du génie grec avant celle d'Antinoüs. La Koré de Bryaxis peut être considérée par le même motif comme l'ancêtre de toutes les Isis gréco-égyptiennes. Bientôt une confusion s'établit entre le Sérapis de Bryaxis, probablement en bronze et revêtu d'une belle patine bleue, et le colosse à glaçure plombifère cyanée; quelques exégètes firent alors venir de Sinope, non plus le colosse égyptien, mais l'œuvre de Bryaxis, qui n'avait aucun motif, que nous sachions, de travailler pour une ville aussi lointaine et aussi pauvre. De là cet effrayant mélange de traditions absurdes et contradictoires que nous avons fait effort pour débrouiller.

arrivée à un Ptolémée avec une statue d'Artémis. — On voudrait une monographie sérieuse sur les vols et déplacements d'œuvres d'art dans l'antiquité.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

MUSÉES ET COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES DE L'ALGÉRIE ET DE LA TUNISIE

- I. — MUSÉE D'ALGER. Texte par Georges DOUBLET. In-4, 17 planches, en un carton 12 fr.
- II. — MUSÉE DE CONSTANTINE. Texte par Georges DOUBLET et Paul GAUCKLER. In-4, avec 16 planches, en un carton 12 fr.
- III. — MUSÉE D'ORAN. Texte par R. DE LA BLANCHÈRE. In-4, 7 planches, en un carton 10 fr.
- IV. — MUSÉE DE CHERCHEL. Texte par Paul GAUCKLER, correspondant de l'Institut. In-4, 21 planches, en un carton 15 fr.
- V. — MUSÉE DE LAMBÈSE. Texte par R. CAGNAT, membre de l'Institut. In-4, 7 planches, en un carton 10 fr.
- VI. — MUSÉE DE PHILIPPEVILLE. Texte par Stéphane GSELL. In-4, 44 planches, en un carton 12 fr.
- VII. — MUSÉE ALAOUI. Texte par R. DE LA BLANCHÈRE et Paul GAUCKLER. En 2 parties. In-8, illustré de 43 planches 10 fr.
- VIII. — MUSÉE LAVIGERIE DE SAINT-LOUIS DE CARTHAGE. Collection des Pères Blancs formée par le R. P. DELATTRE, correspondant de l'Institut. Publié par la Commission de l'Afrique du Nord.
- Fasc. I. — Antiquités puniques. In-4, 36 planches, en un carton . . . 26 fr.
- Fasc. II. — Antiquités romaines. In-4, 27 planches, en un carton . . . 15 fr.
- Fasc. III. — Antiquités chrétiennes. In-4, 13 planches, en un carton. . . 12 fr.
- IX. — COLLECTION DU COMMANDANT FARGES, à Constantine. Publiée par MM. BESNIER et BLANCHET. In-4, 12 planches, en un carton 12 fr.

RECHERCHE DES ANTIQUITÉS DANS LE NORD DE L'AFRIQUE

CONSEILS AUX ARCHÉOLOGUES ET AUX VOYAGEURS,

PAR MM. LES MEMBRES DE LA COMMISSION DE L'AFRIQUE.

- In-8, cartes et nombreuses illustrations 5 fr.
- Le même, édition in-18 4 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'ARCHÉOLOGIE AFRICAINE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

- I. — TOMBES EN MOSAÏQUE DE THABRACA. — DOUZE STÈLES VOTIVES DU MUSÉE DU BARDO, par R. DU COUDRAY DE LA BLANCHÈRE, inspecteur général des Bibliothèques. In-8, 7 planches 3 fr. 50
- II. — ÉTUDES SUR LES RUINES ROMAINES DE TIGZIRT, par P. GAVAULT. In-8, 2 planches. 5 fr.
- III. — LES PREMIÈRES INVASIONS ARABES DANS L'AFRIQUE DU NORD, par M. CAUDEL. 2 parties. In-8. Chaque 6 fr.
- IV-VI. — CORPUS DES INSCRIPTIONS ARABES ET TURQUES DES DÉPARTEMENTS D'ALGER, DE CONSTANTINE ET D'ORAN, publié par MM. G. COLIN, G. MERCIER, E. DOCTRÉ. 3 vol. in-8. (En cours de publication.)

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

RÉCENTES PUBLICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

- Atlas archéologique de l'Indo-Chine.** Monuments du Champa et du Cambodge, par le commandant E. Lunet de Lajouquière. In-folio, cartes, cartonné. 12 fr.
- Atlas archéologique de la Tunisie.** Livraison VIII. In-folio, cartes. 8 fr.
- Babelon** (Ernest), de l'Institut. Traité des monnaies grecques et romaines. Première partie. Théorie et doctrine. Tome premier. Un fort volume petit in-4 à 2 colonnes, avec figures 30 fr.
- Ballu** (Albert). Théâtre et Forum de Tingal (antique Thamugali), état actuel et restauration. Un volume in-folio, accompagné de 11 planches de grand format, en un carton 60 fr.
- Blanchet** (A.). Mélange d'archéologie gallo-romaine. Fasc. 2. In-fol. illustré 4 fr.
- Études de numismatique. 2 vol. in-8, planches. 15 fr.
- Cagnat** (R.), de l'Institut. L'Année épigraphique. Tome XIV. Année 1901 et Table générale des treize premières années. In-8 7 fr. 50
- Clausse** (Gustave). Les San Gallo, architectes, peintres, sculpteurs et médailleurs. Tome II, gr. in 8, illustré. 15 fr.
- Dimier** (L.). François Primatice. In-8, planches. 15 fr.
Couronné par l'Académie Française. Prix Charles Blanc.
- Gayet** (A.). L'art copte. École d'Alexandrie. Architecture monastique, sculpture, peinture, art somptuaire. Gr. in-8, richement illustré. 20 fr.
- Gsell** (S.). Musée de Tébessa. In-4, 11 planches en un carton. 12 fr.
- Lechat** (Henri). Le temple grec. Histoire sommaire de ses origines et de son développement jusqu'au v^e siècle av. J. C. In-18, illustré. 5 fr.
- Marignan** (A.). La Tapiserie des Bayeux, étude archéologique et critique. In-18. 5 fr.
- Mély** (F. de). Les Lapidaires grecs. Traduction française. Première partie. In-4. 15 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie Française. Prix Jules Janin.
- Reinach** (Salomon), de l'Institut. La représentation du galop dans l'art ancien et moderne. in-8, fig et planches 6 fr.
- L'Album de Pierre Jacques, sculpteur de Reims, dessiné à Rome de 1572 à 1577, reproduit intégralement et commenté, avec une introduction et une traduction des « Statues » d'Aldroandi. Un volume in-8, accompagné de 193 planches en un carton 25 fr.
- Répertoire des vases peints grecs et étrusques. Tome II. Peintures de vases gravées dans les recueils de Millingen Gernard, Laborde, Luynes, Roulez, Schulz, Tischoein. Avec des notices explicatives et bibliographiques, un index, etc. 5 fr.
- Ridder** (A. de). Catalogue des vases peints de la Bibliothèque Nationale. Première partie. Vases primitifs et vases à figures noires. In-4, avec 11 planches et 50 dessins 30 fr.